

Pierre Laurendeau

*Qu'il est doux
d'écrire une belle
histoire d'amour
quand la guerre
est si proche*

Club Samizdat

Dans la même collection

1. *Pedro Oro Enla Espalda, Argentine, novembre 2019, 2020.*
2. *Welcome Bienvenüe, Le Clou du spectacle, Rétrospective, Musée des Beaux-Arts de Lyon, été 2019, 2020.*
3. «*Fèque Niouws*», *la collection complète, 2020.*
4. *Le Poète, Poèmes nuls, 2020.*
5. *Le premier roman en Emojis, 2020.*
6. *À la Une!* (pastiche de premières pages ou couvertures de journaux et revues), 2021.
7. Collectif, *Chiennes de vies!* (biographies imaginaires), 2021.
8. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Expédition au K2, 2021.*
9. Pierre Laurendeau, *Le cinéma n'est pas la vie, 2021.*
10. Collectif, *31 vues sur rue, 2022.*
11. Sâr Qizil Geri, *Les Dix Secrets sumériens, 2022.*
12. Pierre Laurendeau, *Qu'il est doux d'écrire une belle histoire d'amour quand la guerre est si proche, 2022.*

Pierre Laurendeau

*Qu'il est doux
d'écrire une belle
histoire d'amour
quand la guerre
est si proche*

Club Samizdat

I

L'homme se releva. Je cognai. Il se redressa sans quitter ce sourire qui lui remplissait la bouche de dents. Le sang faisait des fleurs sous ses yeux.

– Je m'appelle Onan, hurlai-je, et il est doux de pouvoir écrire une belle histoire d'amour alors que la guerre est si proche.

Je m'enfuis en titubant. L'ombre sale regorgeait de baisers. Je trébuchai sur des corps d'enfants, des tracts déchirés et des bannières effilochées – la rue est un cadavre.

Elle se tenait, le ventre haut, accrochée au lampadaire comme au mât d'un navire en pleine tempête. Elle cracha du sang, des

gravats. Le vent nous mouillait tandis que nous gravissions les marches de la Lune, les doigts et la gorge noués.

– Tu sais, je suis née...

C'était un aveu.

– L'homme que tu voulais tuer devait mourir dans un autre livre... J'ai vu ça quelque part, je crois: il construisait son chapitre tout seul, mais... comme c'est étrange, il n'avait pas de titre, pas de visage.

Lorice, je me souviens de ta nuit, des râles et des rafales. Il y eut cette fuite, bordée d'écume. Je me jetai dans le vide. Une seconde après, la grenade explosait, fragmentant le manuscrit en autant de flocons de neige.

– Je te tiens... tu me tiens..., chantaient les frères siamois, saouls, aveugles aux balles et aux larmes, le quadrigé de leurs yeux garé dans le cul d'une putain. Ceint d'un diadème éparpillé de papier blanc (apparition des plus miraculeuses

dans le crépitement des balles et les hurlements des mourants), je leur adressai, dans ma chute infinitésimale, un léger signe de la main.

– Où vas-tu ?

– Conquérir un palais, flairer une intrigue, une flaque d'amour, sculpter un héros à venir...

– Je viens avec toi, dit Lohengrin. Et Loricé ?

– Elle dort avec des fougères plein les yeux !

– Quelle sale habitude...

Ils nous ont surpris au carrefour. Les lampadaires, ces pièges à papillons de nuit, lançaient dans le brouillard des appels au suicide.

– Gaffe !

Je percutai le premier. Il eut un gémissement bref. Un choc sourd. Un fragment de pierre miaula et je n'eus que le temps de

baisser la tête. Une odeur d'homme. Puis un corps qui s'écroule, secoué de spasmes éjaculatoires.

Nous les liâmes, nus et glacés, sous des voûtes murmurantes. La nuit les gagnait par zones, s'avachissant sur des plis de peau crasseuse. Je passai ma langue sur une fille grise. Mutisme.

– La vache! elle refuse de parler...

Du sang coulait, au loin on entendait le torrent.

Lohengrin s'offusqua, puis tapa. Les chairs résonnaient comme un point d'orgue dans du coton. C'étaient de très jeunes voyous, innocents fantômes grimes pour le bal des truands. Leurs lèvres s'ouvrirent aux caresses de Lorice – blessée par un éclat de rire. Des alcools glauques glougloutaient dans le caniveau; c'était la fête des Morts et l'orchestre ne tarda pas à prendre place, diaphane et cliquetant de tous ses os.

– Maintenant... me chuchota Lorice, vaguement excitée : le passage de l'homme mourant, c'est là que tu dois le mettre. Cette anecdote en appelle d'autres où il sera question de lames sèches zébrant la cellulite, de lianes vivantes creusant des rides dans des peaux flétries par l'horreur, de coyotes hululant à la lune.

– Ohh... Tais-toi, Lorice... je t'en prie...

Les mains de Lohengrin se couvraient d'urticaire, car il convoitait les rêves de la belle héroïne, aussi limpides qu'une source jaillie d'un chancre.

Des femmes molles étaient placardées sur les murs, allégories parturientes de la félicité domestique. Une simple allumette enflamma ces chairs – desséchées par un procédé exclusif de ma fabrication – de crépitantes étincelles de lubricité : il n'en resta qu'un tesson opalescent et toujours ardent au creux de la main.

– Un diamant primaire, songea Loricé.
La Matrice et le Creuset du carbone perpétuel.

Elle le tint entre ses doigts et le lécha.

La vapeur qui s'en dégageait dessinait des hologrammes de vertus ménagères : cascade de bigoudis ; marmaille repue ; mâle rotant, flamberge au vent.

Les jeunes voyous étaient morts, empoissés de sève. Nous les retournâmes, faisant glisser la peau le long de muscles magnifiques. Mes doigts frôlaient des épaves de soie, sous laquelle bruissaient les chairs.

Loricé... silhouette fanée dans le champ du souvenir.

Nous fîmes cadeau des peaux à de très jeunes filles. Elles suçotaient des Chupas et se laissèrent déshabiller par Loricé : glissant une main entre leurs cuisses, elle en sortit des as comme un tricheur au poker.

– Tout est illusion, dit-elle gravement.

Ces filles sont des bulles de savon remplies d'eau de Lourdes.

Elle fouilla une fille et huma ses doigts humides.

– Il y a là un nid de cailles, un réseau tenu de pépiements becquetant sans fin la virginité.

Lorice y colla ses lèvres et nous entendîmes battre des ailes en un froissement voluptueux. Les autres filles s'étaient enveloppées dans les dépouilles des voyous, qui se rétractèrent jusqu'à les étouffer. Seul palpait le sanglant méat. Un peu d'urine coula, dessinant des runes. Puis elles moururent.

– Il ne faut jamais s'habiller des dépouilles des autres, commenta Lohengrin.

Lorice les recouvrit de ses larmes. La caméra s'éleva, basculant dans le ciel soudain limpide. Nous nous éloignâmes pour que naisse un deuxième chapitre.

2

Lorice... Ai-je parlé d'amour? Une sécrétion, des organes, la chair élastique, des mots murmurés en vrille, haleine sèche d'une bouche en fête.

Pour authentifier la nuit, j'ai mesuré les spasmes, enregistré les frissons sinusoïdaux – sur mes mains, les odeurs impérissables –, archivé les sourires dans la petite photothèque des instants heureux, filant mes caresses autour d'elle comme l'araignée sa toile à embobiner les mouches.

Lorice est un fragment de fièvre et ses jambes connaissent les mouvements sacrés de la danse.

Je m'appelle Onan, et il est doux de pou-

voir encore écrire une histoire d'amour... Tout devient si fragile à l'approche de la guerre. Que restera-t-il de ce livre? Une pluie de cendres sur un lit de poussière, un tourbillon de confetti tournoyant au son du *Menuet des souris*.

Dans les charniers, à la périphérie des grandes villes, livres et enfants éventrés gisent dans la commune fosse de l'oubli: « Cette guerre n'est pas la nôtre, fusillez nos fusilleurs. » La banderole, macabre épitaphe délavée, claque au vent.

Lorice se tient à mes côtés, mais il se peut qu'elle ait eu la tête emportée par un éclat d'obus ou qu'une leucémie de neutrons lui ronge le ventre...

J'ai collé son corps dans l'herbier secret des souvenirs, à fleur de peau; tronçonné les sourires avec un scalpel. Au microscope, je les compare aux autres: il est exact qu'elle a la fièvre. Les mouvements de sa bouche, comme ceux d'une usine maré-

motrice, inscrivent toujours le même message, toutes les six heures trente : «Amour, Attente, Attentat.» Le soleil a craquelé sa peau, le froid a mordu sa vie. Elle est une cire que je pétris, sans modèle ; un peu de limon par-ci, un peu de boue par-là ; et le sixième jour, une goutte d'âme à la seringue hypodermique... Mais où piquer ? dans les fesses. J'hésite...

3

Le gardien oppose une brève résistance.
Nous le bâillonons à moins d'un an de la
retraite. La porte s'ouvre sur le large.

– Là! s'écrie Lohengrin.

Il me pince comme un fou.

Une deux-chevaux verte est garée le long
du quai. Portières qui claquent comme des
ailes d'ange goudronnées. On fonce! Le
soleil fait briller les carapaces des cafards.
Des poux sautillent sur le pare-brise; les
essuie-glaces grincent dans la pâte.

Je consulte le tableau de bord :

– Les croissants seront bientôt cuits!

Dehors, William S. Burroughs décroche
les derniers garçons des lampadaires. Des

trous d'obus remplis de cadavres nous obligent à zigzaguer. Qu'importe ! C'est les vacances.

Lohengrin tourne rapidement les pages du scénario, qu'il a découvert dans le vide-poches.

– Il nous faudra encore bousiller du poing, dégainer du groin et nous taper du patin...

Il soupire. Je comprends mal ses réticences à pénétrer dans ce bouquin léger et décontracté.

Je chantonne pour le distraire :

*« Bien au chaud dans la deux-chevaux,
À l'abri derrière les mots,
Dérapant dans les flac' d'eau,
Nous roulons vers le tombeau,
ôôôôôôôôôôôôôôôô... »*

– Nous frôlons le monde et l'immonde, me répond Lohengrin, gravement.

– La femme est un fût d'amour rempli d'encre éternelle, murmure Loricé, calée

à l'arrière dans des coussins de marcassin.

– Y'en a marre de casser du machin au bout du ch'min, d'allumer des cigarettes, d'ouvrir la portière, d'aller à la ligne, de la refermer, d'embrasser des marquises à cinq heures, de les faire trébucher dans l'escalier à sept. On dirait une fuite de mots que le typographe n'arrive pas à colmater à coups de composteur... Une fuite devant la vraie misère, celle de la guerre de Naguère, la guéguerre des p'tits frères...

– Alors, ça ne sert plus à rien, la littérature? demandé-je, goguenard (une vieille discussion pue comme une vieille chaussette).

– Un crachat d'écume sur des sanglots pourris...

Lohengrin ferme les yeux. Le siège avant de la dodoche couine. J'embraie et fais grincer les vitesses, furieux d'avoir contaminé mon beau roman d'amour avec du discours. Je jette un œil dans le rétro.

Ouf! l'héroïne a tenu le coup. Lorice plisse les yeux et m'adresse un baiser. Ses mains sur ma nuque comme les palmes du plongeur sur le dos d'un poisson amoureux.

La pluie a cessé. Des pieuvres géantes agonisent dans les dernières flaques d'eau. Au loin, on devine des usines, d'immenses poumons de béton et d'acier crachant au ciel leur souffle chlorotique. Sur la plage, aux abords de la grande cité industrielle interdite, les enfants ramassent des coquillages nacrés qu'ils laisseront ensuite crever avec indifférence.

Vive les vacances!

4

Bien sûr, un bandit a enlevé l'héroïne, exigeant une rançon exorbitante en fruits de saison. Il a tenté d'abuser et de muser mais Lorice s'est défendue, courageusement, préférant la vie à un sort pire que la mort.

Pour montrer qu'il ne plaisante pas, l'ignoble gremlin m'envoie un coffret d'ivoire contenant des rognures d'ongles crasseux. Le doute n'est plus permis : il faut payer ou se résigner à perdre le fil de l'histoire. Plus d'héroïne, plus d'amour ; plus d'amour, plus de roman... Nous la tirons à pile ou face. Elle a de la chance, nous payons.

Le ravisseur s'est intoxiqué avec les fruits avariés. Lorice se jette à mon cou et me bave des sottises.

Nous traversons maintenant des déserts, des kilos et des kilos de sable, un chameau-surprise à chaque oasis. Les fiers nomades servent de panneaux-réclame à l'entrée des clubs de vacances.

« Je t'aime » chuchotent les étoiles et je rêve d'un accouplement de scorpions et de frelons géants. Lorice se serre contre moi. J'ai chaud, bon dieu! À petits coups de langue elle détache le sable collé à ma peau par la sueur et avale aussi quelques araignées. On entend les spermatozoïdes grésiller.

Fin des vacances.

5

Les villes vomissent leur suie malade. Les pigeons boursouflés jouent à la marelle à cloche-pied (l'autre bouffé par la vermine), s'engluent dans leur fiente, collés au paradis ou à l'enfer pour l'éternité. Les vieilles dames des parcs publics avancent à tâtons dans les allées bordées de plaques d'herbe malingre, lancent des croûtes de pain moisi aux petits rats familiers. Les nourrissons abandonnés viennent téter les statues.

Enfant déjà je parcourais ces rues sans nom, butant sans cesse à cette frange de limon qui sépare le rêve du réveil. Les vieillards m'effrayaient : je les comparais à des

œufs qui n'auraient pas eu la force d'éclore. J'errais, tenant la main d'une petite fille qui sentait la guimauve, mais dont le visage m'est toujours resté caché. Les maisons prenaient racine dans les égouts où nous nous réfugions pour d'aveugles baisers. Au retour, par des labyrinthes glauques aux parois de peau suppurante, bégayant des obscénités dont je ne comprenais pas le sens, j'enfonçais mollement un poignard dans un tas d'excréments. C'était la nuit de la ville, chaudron des habitants du néant.

Lorice, déjà... et je rêvais de montagnes et de cascades d'eau fraîche où meurent les saumons. Les mots avaient un goût sucré de poésie enfantine, qui se lit comme un papier de berlingot froissé. Lorice inventait les jeux, découpait les saisons en pommes, marrons, fraises et crèmes glacées. Elle aimait les oiseaux et les vieilles dames épuisées, le soir, sur les bancs du parc, dont les rats familiers avaient rongé les pieds. Elle

les aidait à glisser dans le grand bassin où, plus tard, de jeunes garçons habillés en mousses les pousseraient, grandes barques funèbres.

Elle ouvrait sa robe et je suçais les boutons de ses seins minuscules.

Elle chantait à tue-tête :

*« Pomme, poire et bouts de sein,
Galipette, pirouette et quéquette. »*

Les mères de famille, choquées et vaguement inquiètes, sonnaient le retour du troupeau d'enfants blêmes dans des cornes sculptées dans de vieux postes de télévision. Le jardin public, ses allées poussiéreuses, sa lèpre de ciment, se vidait et les grandes ombres des fantômes aimés descendaient sur le monde.

Lorice se penchait alors, un peu d'écume bordait sa bouche.

Mon enfance est un mythe sublime.

Lorice avait le goût de toutes les ado-

lescentes que je n'ai pas connues. En moi ne subsiste que la chaux vive épanchée sur le cadavre de ma jeunesse. On ne refait pas sa vie, même en crispant la main sur les chairs dorées des revues pornographiques. J'écris ces lignes car la guerre proche délie les savantes protections, les remparts et les silences tissés de solitude. Les passions sont longues à naître – réseau patient de petits gestes et de mots complices – et le temps leur donne une teinte livide : les êtres aimés ont déjà une démarche de cadavre.

Lorice aujourd'hui, Coline hier, où vivent-elles, ces femmes que j'enferme dans mes livres ? Elles n'ont pas l'expérience charnue des héroïnes qui traversent d'un pas assuré les deux cents pages d'un roman pasteurisé. Succubes ? Peut-être... Filles fragiles, nées des scories d'un rêve incandescent. Habillées d'un sourire saisi au hasard dans la foule ; d'un peu de peau révélée, d'une caresse étrangère, c'est facile

de voler ce qui ne nous est pas destiné. Le poids du larcin est égal au carré de la vitesse du désenchantement.

La mort les surprend à la fin du livre. Elles ont vaillamment rempli leur contrat.

J'aurais pu aussi décrire de fabuleuses aventures; des soleils se couchant derrière des dunes de sable au rythme d'un par minute. Des trésors engloutis, des mines d'or et de mystérieux parchemins où l'on décrypte (après une sanglante poursuite, où Lorice voit sous ses yeux mourir sa meilleure amie et son pire ennemi, dans un ultime et convulsif embrassement) le secret du bonheur éternel. Mon héros aurait alors sauvé cette femme superbe, découpé les ruffians de sa rapière fouettant l'air de son acier ravageur. J'aurais connu une gloire éphémère mais intense, mon moindre pet examiné au microscope fécal de la critique. Des femmes à héros viendraient s'enivrer dans l'alcôve et sonnerait au fond de leur gorge le nom déli-

cieusement étrange d'une maladie exotique.

On m'offrirait d'impensables automobiles pour dévorer la nuit. Damné brûlant l'asphalte, je me perdrais dans l'océan des villes puis, comme un con, percutant un platane (on est toujours le platane de quelqu'un), je crèverais en gargouillant quelques mots d'anthologie au bord d'une autoroute déserte...

6

Lohengrin est né dans un château incroyable, un château de cartes et de sable, sur un lit de toiles d'araignée. Il me parle de la beauté des salles poussiéreuses et des grands chênes pourris du parc. Il s'y promenait nu; vous n'avez qu'à le regarder, cela m'épargnera une description toujours approximative.

Lorice aimerait qu'il la prît comme un barrage retient l'eau des torrents. C'est une image. En fait, elle aimerait se faire foutre, tout en léchant son visage crispé de sueur.

– Rha... a.... aaaa..., dirait Lorice.

– Foudieu, foudieu, alternerait Lohengrin (qui est très croyant).

C'est grâce à Lorice que Lohengrin est devenu mon meilleur ami ; dans un récit précédent, il était mon pire ennemi et, à la dernière page, je me tenais au bord du gouffre, agrippé d'une seule main à une racine de cocotier ; je lui lançais des scorpions au visage.

Mais, alors, j'écrivais des romans de haine, car je ne savais pas la guerre si proche.

Lohengrin devient donc mon meilleur ami et Lorice est si belle qu'il ne me vient pas à l'esprit d'être jaloux.

Après de brillantes études primaires à Lapalisse (toujours premier en version latine et en gym), il choisit, pour sa thèse d'État, un sujet difficile qu'il soutient brillamment. Devenu célèbre, il retournera dans le château de ses ancêtres pour y mener des expériences, dans le plus grand secret ; ramollissement du cervelet, détection de la puberté précoce, presse-méninges,

tannage des coquilles d'œuf, ses travaux les plus connus eurent de tels retentissements que le château s'écroula comme Jéricho au bruit des trompettes de la Renommée.

C'est lui, le guide qui amène l'expédition à l'entrée de la ville interdite, ayant évité les pièges du désert et les oasis contaminées par le savant fou. La femme de l'archéologue se caresse seule sous sa tente, tandis que rôdent les chameaux attirés par le fumet de l'amour.

Parviendra-t-il à la retrouver au chapitre sept ?

Des ruines de son château, il ne pourra sauver que les portraits de ses ancêtres. Il portera les toiles à un restaurateur : œuvres de faussaires assez doués mais hélas ! peu scrupuleux, ce qui remet en cause sa généalogie.

Au sortir de l'atelier, en proie au doute existentiel, il rencontre une femme élégante qui se prétend sa mère ; l'ayant dénudée,

il reconnaît les aigues-marines et le mouvement des vagues déferlantes se brisant sur le corset de soie noire. Il plonge alors sa main entre les cuisses et en retire une perruque de gentilhomme, toute poudrée d'étoiles – le nuage de Magellan, le Verseau et Cassiopée. Ayant démasqué l'imposture, il se contente d'uriner sur le visage de la femme, faisant fondre le masque sous lequel pleure une toute jeune fille, très belle, qui lui déclare son amour. Lohengrin essuie ses yeux; des araignées restent collées au mouchoir et la mort, déjà, remplit les orbites vides de vers obscènes.

Parcourant les ruines fumantes de son enfance, il découvrira un coffret d'ébène blanc, contenant une poudre magique qui le rendra riche. La même semaine, ayant acheté un billet de loterie, il gagne le gros lot : il n'y a que les riches qui s'enrichissent.

Méprisant l'argent, il fait don de sa fortune à une jeune fille tuberculeuse. Les bil-

lets étaient faux, elle va en prison et meurt dans d'atroces souffrances.

Voilà comment on rate une belle histoire d'amour. À chaque fois, je promets de faire des efforts. Je prends mon temps : c'est doux, tranquille, ça démarre bien et crac... un mot se glisse, un accord douteux, un verbe en putréfaction et c'est la débâcle, le grand égout des eaux usées du cerveau : la guerre est là, qui rend tout dérisoire. Impossible à redresser. La chaussée de l'imaginaire devient glissante ; on patine ; la machine à écrire dérape dans la bouillie, les mots sont éjectés et l'Olivetti rend son dernier soupir dans une mare d'encre.

7

La guerre éclate comme un abcès.

– On va enfin crever, soupirent les vieillards.

Je me retourne :

– Bon dieu ! où est cette créature de rêve ! gueulé-je en fouillant un amas de corps mutilés.

Derrière moi, Lohengrin éventre une cloison, enfonce une porte éclaboussée de sang et de petits morceaux de bidoche. Où est Loricé ?

– Ce n'est pas le moment de jouer à cache-cache, reviens ! Elle sort d'un trou de bombe. Je la gifle. Elle hausse les épaules.

– Ben alors! si on n'a plus le droit de rigoler!

Elle caresse son petit rat apprivoisé et lui lèche l'oreille. Il ne la quitte plus depuis qu'il a dévoré le cadavre de sa mère.

Je la prends dans mes bras et sanglote longuement.

– J'ai eu si peur, articulé-je devant le micro, tandis que la caméra effectue un travelling arrière. On aimerait bien voir apparaître le mot: «Fin», et croire que c'était un beau film...

On était si bien, sur l'herbe, à rire et à s'aimer dans le foin.

Les vapeurs du soir montaient et se mêlaient aux fumées des usines. Nous rentrions alors, bras dessus bras dessous, pour la soupe d'eau claire et les vieux pots de yaourts ramassés dans les poubelles, que nous raclions avec délice.

Jeunesse insouciante, où sont donc passées tes saisons?

Le père, atteint de silicose, râlait sur son matelas et la mère, blessée au cours d'un piquet de grève, dont le bras ne pouvait plus actionner la presse. C'était le temps heureux où une famille vraiment unie pouvait envisager l'avenir d'un regard clair et serein ; mais la guerre les prend tous, sans distinction, le grand bal dingo de l'holocauste national. L'ennemi est héréditaire (comme certaines maladies), agresseur, violeur, piller. On oublie le jeune homme emprisonné sous l'uniforme interchangeable.

Les vieilles dames de la démocratie s'installent à la table des nations, trempant des missiles dans leur café bien noir.

Vous allez croire qu'il s'agit d'un livre pessimiste. Pas du tout ! C'est une histoire d'amour et d'aventures désopilantes, dans la meilleure tradition des romans populaires d'avant-guerre (mais laquelle?). Les scènes d'extérieur sont grandioses – et fré-

quentes, vu que ça ne me coûte pas un radis et que vous serez tous là pour en profiter.

Préférez-vous l'histoire des trois jeunes filles qui se droguent au trichloréthylène? Allez page 893. Ou la plainte du beau jeune homme gangrené? Filez vite page 4752.

Ah! j'y suis... la nature... La belle histoire de la fée EDF qui transforme les centrales nucléaires en champignons et fait miroiter les eaux des fleuves où glissent en silence d'étranges poissons lumineux...

8

Souvent le souvenir me saisit des folles flammes de ton corps, drapé de ces tissus crissants dont on recouvre les catafalques ; mes mains dessinaient des ombres sur ta peau et mes doigts traçaient les signes obscènes qui te faisaient frissonner. Les ombres murmuraient alors des sarcasmes et les fleurs fanaient si vite et tu étais désolée, croyant que j'avais négligé de les arroser (comme si je pouvais franchir les eaux, moi qui ne sais même pas nager). Tu te relevais, le tissu diaphane comme un halo de cigarette se consumait à tes lèvres. Le matin, tu avais fui la couche où je t'aurais prise, à nouveau, sans égard pour la fausse pudeur

des yeux. Des lueurs apparaissaient alors sur les murs, qui singeaient ton visage ; des mains crispées, des souffles rauques et des crépitements pâles. Je n'ai jamais compris comment tu faisais cela ; plusieurs années ont passé, j'ai retrouvé les cornues et le vieux grimoire taché de sang. Sur chaque page, tu avais inscrit cette unique incantation à la vie : « Je t'aime. »

Lorice guettait mes nuits. Je l'embrassais parmi les crabes qui avaient surgi des chairs molles, pilleurs de cadavres. Ils déplaçaient les murs et brouillaient les ruines de ma vie ; la main n'avait qu'un froid mouvement au-delà.

9

L'homme demeurait inerte. Je cognais ; il se laissait aller, un vague sourire à ses lèvres tuméfiées.

– Arrête de taper sur des morts, ça n'avance à rien !

– Ça soulage !

On emballait les décombres, les recouvrant d'une pellicule plastique, pour un riche amateur étranger, qui possédait déjà plusieurs villes-avec-ses-cadavres-en-train-de-pourrir dans sa collection. Le dimanche, après l'office, il la faisait visiter aux vieilles dames et les écoles venaient dans des cars climatisés contempler les ravages de la guerre en Europe. Les morts étaient em-

baumés dans des positions désarticulées, et finalement ridicules. Le mauvais goût américain...

Il fallait éviter les patrouilles et chasser les gosses qui venaient bouffer du mort, ayant mangé tous les rats.

L'asphalte semblait saigner du ciment. Les égouts éventrés coulaient sur le charnier, empuantissant l'air et engluant les morts dans une gelée visqueuse.

– Attention au moignon ! Le patron va râler si on abîme les sujets.

Il y avait aussi des rivalités, la mode s'étant répandue. On s'arrachait les corps mutilés, le cours de la victime innocente montait en flèche. Le vieillard crispé dans l'agonie atteignait des sommes folles tandis que la fillette-au-visage-à-moitié-emporté était inabordable.

Les fouille-merde s'agitaient, tripatouillaient les déchets. On exportait sa famille, en petits cubes presse-papiers ; on vendait

ses plus chers amis en bustes siliconés, plateaux à fromages, porte-cigarettes ou momies authentiques.

L'État s'en mêla très rapidement, réglant l'équarrissage des civils, qui devait suivre strictement les cours officiels du Marché des Mutilations. Le monopole s'instaura ; plus de petits profits possibles...

On donna alors dans l'imitation. Des généticiens géniaux manipulèrent les chromosomes : on produisit du bébé mourant, fini à la main, éventré avec les dents ; puis, les goûts des collectionneurs se raffinant, de l'amas protoplasmique, de la gélatine aminée où rêvaient de beaux yeux abrutis, du charnel informel.

Le Service de la répression des fraudes intervint avec sa brutalité coutumière ; les contrefacteurs furent sévèrement punis, les généticiens démembrés et vendus.

Désormais, chaque cadavre exporté porterait un label de garantie d'origine.

Ah! nos promenades le long des fleuves de sang, sur les quais de la vie. Tu effeuillais de vieux tricots – les marguerites ne portaient plus de fleurs et les rires s'enfuyaient à l'ombre des tombeaux. Nous nous penchions pour lire les phrases fanées: «Regrets incertains», «À mon enfant secret», «À mon époux trop tard disparu». Les calvaires ébranchés gisaient sur un fumier de granit, les plaques de marbre craquaient sous les pas. Errant parmi les cercueils éventrés par les bombes, nous pleurions ce désordre de la mort. Le vent faisait cliqueter les squelettes réfugiés dans les cyprès.

De vieilles femmes rataisaient les allées ; elles nous glissaient des sourires complices en cachant de petits os sous leur robe, pour le chien.

– Quand tout sera fini, dit Loricé, nous retrouverons la beauté froide des montagnes, la vanité des parois de calcaire blanc sur lesquelles tu aimes tant ramper vers le vertige. Le soir, auprès des lacs, tu me prendras sans craindre de mourir ; les phalanges des glaciers grinceront au-dessus de nos têtes.

– Nous nous assoirons aux terrasses des cafés ; le soleil fera rire les filles au ventre bronzé ; les adolescents serreront leurs fesses contre le flipper, les boissons gazouilleront dans nos verres, où viendront se noyer de délicieuses petites mouches vertes. Attentifs au rut des insectes, nous écouterons le froissement lent des carapaces, la palpitation merveilleuse des chairs minuscules. Nous aurons aussi des amis, avec qui cou-

rir et crier, rouler sur le sable... Dans les salles obscures de vieux cinémas, ta robe remontée à mi-cuisses, tu me liras les mots d'amour griffonnés sur les dossiers des fauteuils défraîchis.

Je me mis à pleurer.

– C'est encore raté! J'aurais pu l'écrire, cette belle histoire d'amour. J'aspire à ce bonheur de l'écrivain comblé par ses personnages, qui tire les ficelles en douceur, sans les rompre; il se promène dans les couloirs moquetés des maisons d'édition comme chez lui: chacun lui sourit parce qu'il écrit de beaux livres et rapporte de gros sous. Il possède une belle maison en Provence, une femme élégante et des enfants aux oreilles récurées. L'été, il reçoit ses amis au bord de la piscine: des grands noms dans de tout petits corps. L'apéritif coule sur les parois du verre et s'écrase mollement au fond, comme une flaque de sperme. Quelqu'un l'a peut-être dit; on

sourira alors, car nous sommes entre gens d'esprit, de fins lettrés sans préjugés. On parle des récents événements et de l'imminence de la guerre, à laquelle personne ne veut croire : chez l'ennemi aussi (mais quel est-il au juste?), il y a des élites raffinées et cultivées ; les présidents prononcent de beaux discours, écrits en braille par des académiciens compétents, et il y a aussi des présidents raffinés et cultivés. La misère et l'horreur s'effacent dans un nuage de cigare : les hommes sont tous raffinés et cultivés.

Lorice me consolait si gentiment ! Elle me promettait des frites pour le dîner. Elle avait découvert une racine ni trop pourrie ni trop terreuse ; pour la graisse, le fleuve charriait des flocons blanchâtres. À la chaleur du feu, ils grésillaient en dégageant une infecte odeur de charnier. Qu'importe ! Nous aurions notre repas de fête.

J'aime toujours Lorice, bien qu'elle ait

perdu tous ses cheveux et qu'une seule dent flotte désormais dans son sourire, quand elle arrive à décriper ses lèvres tuméfiées et croûteuses. L'os a percé la joue, ça lui fait une coquetterie supplémentaire, comme autrefois les mouches. Ses seins fripés et grisâtres, je les embrasse toujours avec la même passion ardente, mais je ne puis toucher son ventre, plaie purulente. Il faut bien l'admettre, elle n'a plus la fraîcheur des premiers chapitres... Et l'odeur! Moi qui ai les narines si délicates (qui avais, plutôt, avant qu'une balle ne m'emporte le nez).

Nous nous tenons tendrement enlacés de nos deux bras: la gangrène lui a pris le gauche et une grenade m'a arraché le droit.

Nous sommes plus complémentaires que jamais...

II

Une intrigue? Qu'ai-je besoin désormais d'une intrigue? En la guerre ne se résolvent-elles pas toutes? Cette invention miraculeuse de la civilisation rend caduques les littératures.

Ne s'arrêtera-t-il donc jamais de pleuvoir? Les jeunes filles sont déjà toutes mouillées et les culottes, hier encore bien empesées, collent à leur sexe et les mamans grondent les vieux messieurs si gentils. Les pigeons ne roucoulent plus sur les places publiques et les rats n'effraient pas les enfants. Des canaris, la cage ne conserve qu'un peu de plumes et quelques os.

Les chambres sont désertes, les rues vides et les villes ont le nez dans la poussière. Nous restons sagement à la maison à tourner en rond autour des mots.

Lohengrin me reproche de ne pas suivre le synopsis, de ne pas respecter l'unité de temps ni la logique du récit ; la guerre embrouille les instants...

Voilà, j'ai limogé mes personnages... Enfin seul ! Mais où aller, quand on n'a pas de voiture (ces curieux véhicules amoureux des platanes) ? De toute façon, à quoi bon fuir ? Ballotter son malaise de droite à gauche aigrit les humeurs ; les petites randonnées tourbillonnantes me donnent mal à la tête. Donc je reste chez moi, protégé d'un côté par une imposante bibliothèque de science-fiction ; de l'autre, Lorice me tient la main et la réchauffe doucement dans sa paume. Je mourrai ainsi, entouré de mes animaux familiers.

Ah! qu'il est doux de pouvoir écrire une belle histoire d'amour quand la guerre est si proche.

Angers, août 1978.

Cette nouvelle a été publiée en 1990 dans la collection « Carte de visite », chez « Carrien n'a d'importance », maison d'édition très créative pilotée par Henri Dhellemmes. Flirtant avec l'ironie maussade et le désespoir pétillant, elle m'a semblé offrir un contrepoint au court roman paru chez Ginkgo, Le Jardin des Ploutes.

*Pierre Laurendeau
Champcella, mars 2022*

Achévé d'imprimer
en avril 2022
pour le compte du Club Samizdat,
hébergé par
les Éditions Deleatur
Le Ponteil
05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-331-0

www.deleatur.fr

Impression UE.